

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^e pour l'étranger.

En 1802, a été commecée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4^o oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N^{os}. 367 à 385.

P A R I S.

Ce 19 Juin 1813.

Le Ci-devant Jeune Homme au Rédacteur.

Monsieur,

L'on m'a mis en scène aux Variétés, et l'on s'est moqué de moi dans presque tous les journaux. Tous mes amis m'ont conseillé de ne pas me reconnoître au miroir qui m'étoit présenté; ils avoient tort : ils m'ont recommandé de ne pas me fâcher; en cela ils avoient raison.

Je le soutiens et le répète, les auteurs ont saisi plusieurs traits de ma physionomie et de mon caractère. Mon amour pour la société de gens qui ne sont plus de mon âge, ma libéralité, ma bonté envers eux, *mon laissé aller* sont historiques; la scène du pantalon m'a fait rire aux larmes, quoiqu'elle ne soit pas exacte, je ne me rappelle pas au moins qu'elle me soit arrivée. Mais voici une anecdote vraie que j'aurais racontée aux auteurs s'ils avoient daigné me consulter en faisant mon portrait.

On faisoit en 89, si vous vous en souvenez, les habits très-larges et très-longs. La mode des habits étroits et courts survint, et j'étois jaloux d'être mis à la mode. J'avois à cette époque un vicieux tailleur, homme rare, car il étoit honnête; je lui étois fort attaché, mais quoique je fisse, je ne pus jamais lui persuader de m'habiller comme tout le monde. A votre âge, Monsieur, fi donc! à votre âge! Il m'en coûtait de le quitter. Enfin, pour être vêtu à ma fantaisie, je m'avisai d'un expédient qui me réussit à merveille. Un jeune homme étoit venu me voir, je le prie de quitter son habit, je le fais passer dans un cabinet, et j'envoie chercher mon tailleur. M. Duciseau, lui dis-je, un de

mes cousins, jeune homme de Lyon me prie de le faire habiller à Paris, suivant le modèle que vous voyez ; quant à la coupe et à la forme suivez-le exactement ; pour la grandeur et la taille, c'est comme la mienne, prenez-moi mesure, et tout ira bien. Au bout de deux jours, notre homme revient, et m'apporte un habit à la mode qui m'alloit supérieurement : après l'avoir essayé, croyez-vous, dit Duciseau, que la pratique sera contente. Elle l'est, répondis-je, enchantée, émerveillée. — Comment donc pouvez-vous le savoir déjà ? — C'est que le jeune homme de Lyon... la pratique... c'est moi, et je vous remercie, me voilà enfin à la mode. Je ne saurois vous peindre, Monsieur, l'étonnement, le désespoir de mon tailleur ; je voulois le quitter, ce fut lui qui me quitta, tant il étoit piqué. Voilà le fait dans toute son exactitude, je crois qu'il auroit pu fournir une bonne scène. L'ouvrage est d'ailleurs joli. Je ne suis fâché que d'une chose, c'est qu'on m'ait placé chez Brunet ; j'étois digne peut-être de figurer sur le Théâtre-Français : c'eût été plus décent, plus convenable, je pense : mais passons à des considérations plus importantes.

Vous conviendrez avec moi, Monsieur, qu'on ne m'a peint qu'en profil, et que l'on s'est sur-tout attaché à saisir mon côté ridicule. Ces petits Messieurs qui m'ont joué auroient dû rendre un peu plus de justice à ma personne, et payer un légitime tribut à quelques qualités qui me sont personnelles, et dont ils auroient bien besoin, à celles que m'a donné l'expérience, par exemple.

Qu'un véritable jeune homme débute à Paris, et nous verrons, quelqu'esprit qu'il ait, le nombre de bévues qu'il fera. Il voit passer sur les boulevards une nimphe voilée, fraîche comme la rose, belle comme Vénus, leste comme Iris ; il la lorgne, il la courtise, il la suit : notre imbécille est amoureux, est enivré : il croit déjà à la modestie, à l'innocence, à toutes les perfections de la belle inconnue. Que n'a-t-il mon expérience ? Moi qui ai vu passer trois générations de femmes sur les boulevards. Oui, monsieur, quoique dans un âge peu avancé, je puis dire avoir vu passer sous mes yeux trois générations de beautés en crédit ! Eh, ne savez-vous pas que la beauté passe si vite ! Ainsi, je peux encore prétendre à la jeunesse et avoir vu tout cela. Je reviens donc à mon jeune débutant ; à ma place, il eut su que le teint de la belle inconnue venoit de chez Riban, sa bonne tournure du magasin de Leroi, et sa modestie de cet art que possèdent les femmes par excellence, celui de la dissimulation. Mais, non, laissons courir mon étourdi, qu'il se moque du vieux jeune homme ; le vieux jeune homme le lui rendra avant peu.

L'autre jour, je rencontrai un fat imberbe qui alloit promener une dame à Coblenz. Il m'en fait la confidence : je ne dis mot. Il se cassa le nez, il ne trouva personne, lui qui courroit après la foule. S'il avoit eu mon expérience, il auroit su que Coblenz est désert et que le boulevard des Variétés est devenu la promenade à la mode.

Tel qui n'a pas mon usage se montre à l'Opéra les jours où la salle est mal garnie ; tel autre va prendre des glaces au premier café , ignorant qu'on ne peut en prendre que chez Tortoni ; tel autre débitera avec emphase la nouvelle , le calembourg de la veille ; enfin tous ces jeunes jeunes-gens commettent mille et mille fautes qui n'échapperoient certes pas au vieux jeune homme.

J'ai voulu , monsieur , rétablir ma réputation attaquée , me venger d'une caricature qui passe pour mon portrait ; et comme vous êtes juste , j'ai pensé que vous voudriez bien donner à ma réclamation une place dans votre Journal. Au reste , ma justification est , vous le sentez , incomplète ; on souffre toujours lorsqu'on est obligé de faire son éloge : c'est ce qui me force de me taire sur mille et mille avantages que je possède , et dont la description seroit trop longue pour les lecteurs et trop pénible pour moi. Permettez donc que je borne ma lettre à vous assurer des sentimens de haute considération avec lesquels je suis et ne cesserai d'être ,

Votre serviteur ,

LE CI-DEVANT JEUNE HOMME.

Les Bêtes savantes ont eu l'esprit de réussir au Vaudeville. C'est une revue assez gaie des spectacles forains , où l'on voit le singe , l'âne , les chiens , les puces travailleuses , etc. L'espèce de lutte qui s'établit entre les directeurs de ces spectacles forment toute l'intrigue , dont le dénouement est le triomphe de l'Éléphant sur les autres animaux. Il avoit besoin de cela pour oublier la chute qu'il a faite aux Variétés. Trois auteurs ont fait les *Bêtes savantes* : ce sont MM. Théaulon , Darbois et Dumersan.

Edmond ou Imprudence et Perfidie , tel est le titre d'un nouveau mélodrame joué à l'Ambigu-Comique , et qui , dit-on , est l'ouvrage d'une dame ; cependant on a nommé M. Laurent. De l'intérêt dans quelques scènes , un style assez soutenu , un joli ballet , et la manière dont le principal rôle a été rendu par l'acteur Grévin , voilà les causes du succès d'*Edmond*. Il y a , au premier acte , une scène d'amour qui seule , aux yeux des dames , suffiroit pour justifier et consolider ce succès.

BILLET TROUVÉ.

Sans date.

Charmante Laure , je vous envoie une carte de Tivoli pour demain. Il y aura deux cerfs attelés à un *charaban* , monté par les Franconi.

Coco , le cerf Coco , le plus intelligent et le plus intrépide

de tous les cerfs, Coco fera ses exercices, passera dans des cerceaux ardents, sautera, gambadera, etc.

La carte que je vous adresse est pour deux personnes. Vous prendrez avec vous votre aimable voisine; vous irez au jardin chéri. J'y serai de bonne heure avec Casimir.

Adieu, femme charmante. . . .

Votre mari est-là pendant que j'écris. Il a décroché mes fleurets et il s'amuse à tirer au mur.

Adieu donc. Tout à vous.

FIDELIO.

Extrait d'une Correspondance inédite.

Octobre 1766.

Je ne puis quitter le livre de M. de la Michaudière sans me rappeler l'aventure du chevalier Lorenzi avec ce magistrat. Le chevalier de Lorenzi, frère de ce comte de Lorenzi, qui a été si longtemps ministre de France à Florence, et qui est mort depuis peu: ce chevalier, dis-je, est florentin et a servi en France. C'est un des plus singuliers originaux qu'on puisse rencontrer. Il est d'abord plein d'honneur, d'une douceur et d'une candeur rares. Il a beaucoup de science, mais tout est si bien embrouillé dans sa tête, que, lorsqu'il se mêle d'expliquer quelque chose, il dit des galimathias à mourir de rire, et qu'il n'y a que lui qui puisse entendre. Il est d'ailleurs, en fait de distractions; au moins égal à ce M. de Brancas du dernier siècle, dont M^{me}. de Sévigné raconte des mots si plaisans. M^{me}. Geoffrin, en nous faisant un jour un sermon sur la gaucherie, cita pour exemple le chevalier de Lorenzi et M. de Burigny, tous deux présens, observant seulement que celui-ci étoit plus gauche de corps et l'autre plus gauche d'esprit, ce qui fournit les deux points du sermon. Ajoutez à cela que le chevalier parle avec beaucoup de réflexion, et que son accent italien rend tout ce qu'il dit plus plaisant; et puis, écoutez. Il y a quelques années que le chevalier de Lorenzi se trouve obligé d'aller à Lyon pour affaires. M. de la Michaudière y étoit alors intendant. Le chevalier soupe avec lui tout en arrivant chez le commandant de la ville, qui le présente à M. l'intendant. Il y avoit à ce souper un intime ami de M. de la Michaudière, qui, le traitant familièrement, l'appeloit souvent la Michaudière tout court. Le chevalier imagine que cet homme dit à l'intendant l'ami Chaudière; et en conséquence il l'appelle pendant tout le souper M. Chaudière; et malgré tout ce qu'on peut faire et dire, il ne comprend pas de toute la soirée qu'il estropie le nom de l'intendant d'une manière ridicule. Le lendemain il est prié à souper chez M. de la Michaudière. Il y arrivoit beaucoup de monde, et entr'autres M. le Normant, fermier-général, mari de M^{me}. de Pompadour, qui se trouvoit à Lyon de passage. Comme le chevalier de Lorenzi ne

le connoissoit pas, il demande à son voisin quel est cet homme qui se trouvoit à table vis-à-vis d'eux. Son voisin lui dit à l'oreille que c'est le mari de M^{me}. de Pompadour. Voilà mon chevalier qui appelle M. le Normant M. de Pompadour pendant tout le souper. L'embarras de tout le monde fut extrême; mais il n'y eut jamais moyen d'expliquer au chevalier de quoi il étoit question. Voilà son début à Lyon. On feroit un Lorenziana très-précieux; car tout ce que cet honnête chevalier a dit et fait dans sa vie est marqué au même coin d'originalité. Je lui dois en mon particulier beaucoup; car c'est un des hommes qui m'a le plus fait rire depuis que j'existe.

En annonçant, le 15 juin, le *Traité sur le nivellement*, par M. Busson-Descars, ingénieur en chef des ponts et chaussées, nous avons oublié de dire que les planches étoient gravées de manière à ne pas déparer le texte imprimé par le célèbre Bodoni de Parme, et que l'ouvrage coûtoit, à Paris, 25 francs, ou, par la poste, 26 francs.

LA CONSTANCE.

ROMANCE extraite d'*Amadis de Gaule* (1).

Honneur au respectable amant
Qui, toujours épris de sa belle,
Pour elle brûle constamment,
Ne voit qu'elle et n'embrasse qu'elle.
Moi, je m'incline, confondu,
Devant cet homme incomparable;
J'admire encor plus la vertu
Quand je la trouve inimitable.

Malgré les plus sages leçons,
Nous autres hommes, quand j'y pense,
Il est trop vrai que nous montrons
Une déplorable inconstance.
Mais sommes-nous seuls inconstans ?
Belles, souvent je vous contemple,
Et je vois que de tems en tems
Vous daignez nous donner l'exemple,

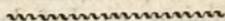
Mais, après tout, aux changemens
Dans l'univers tout nous invite :
Si la rose a mille agrémens,
La violette a son mérite.

(1) Poème faisant suite à *la Table ronde*, par M. Creuzé de Lesser. Un volume in-18 de 404 pages, précédé d'une jolie gravure; prix : 3 francs 50 centimes, et, port franc, 4 francs; chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois.



L'œillet offre mille couleurs :
Le lys présente un front auguste ;
Aimons , aimons toutes les fleurs ,
Mes amis , il faut être juste.

Oui , je crois bien que , sauf erreur ,
Je puis avouer mon système.
Le bonheur n'est plus le bonheur
Alors qu'il est toujours le même.
Voyez-moi sans sévérité ,
Mesdames et Mesdemoiselles ;
Je suis fidèle à la beauté ,
Si je suis inconstant aux belles.



Ernest est à la fois sage et fou. Il loge au cinquième , dans une rue étroite , et se contente de trois petites pièces.

En revanche , il a une écurie pour trois chevaux , cheval blanc courte queue , cheval noir à tous crins , cheval rouge aux oreilles coupées.

Tantôt c'est l'un qu'il monte , tantôt l'autre ; il va déjeuner sur son cheval blanc , et dîner sur son cheval rouge.

Hier , il alloit au Bois avec ses deux chevaux , l'un rouge , l'autre noir , attelés au même bokey.

Le domestique étoit derrière sur le cheval courte queue.

Et comme ce domestique a une livrée assez baroque ; comme le maître a une mine assez hétéroclite ; que les chevaux même ont dans leur allure quelque chose d'extraordinaire , on s'attroupoit pour voir le bizarre équipage ; et plusieurs nouveaux débarqués s'imaginoient dans la simplicité de leur cœur qu'Ernest étoit un de ces hommes de bien , que l'on nomme charlatans , et qui , parlant de la capitale sans diplôme , mais munis d'audace et d'effronterie , s'en vont de bourg en ville débiter leurs drogues et leurs sonnettes.

Quel eût donc été leur étonnement , s'ils l'avoient vu partir pour la chasse ? La casquette en tête , la poudrière en forme de giberne ; puis son valet , le suivant avec un cheval en laisse d'un côté , des chiens de l'autre , le cor et le fusil en sautoir , la gibecière sur le dos , enfin n'ayant de libre que la voix pour se plaindre de sa maudite condition qu'il se garde pourtant bien de quitter.

Ernest est au fond un bon homme. Il met de l'ordre dans ses affaires et ne fait point de dépense au-dessus de ses forces. Ce n'est pas lui qui mange ses revenus , ce sont ses chevaux. Il se prive de glaces , mais il ne les prive pas d'avoine. Il ne boit jamais de vin d'*extra* , afin de pouvoir toujours les faire boire sur le son.

**

COMMENT PLAIRE A TOUT LE MONDE ?

Est-ce bien toi , mon cher Eugène ? toi , à Paris , et depuis quand ? — Depuis huit jours. — Comme tu dois être émerveillé de tout ce que tu vois ? Quelle différence entre cette superbe capitale et notre petite ville ! — Sans doute. — Quel accueil on y fait aux étrangers ! — C'est selon. — Quoi ! aurois-tu à te plaindre ? — Ecoute-moi : Le lendemain de notre arrivée , ma femme et moi nous sommes invités à une fête brillante chez la sœur de notre préfet , qui tient ici un grand état de maison. La réception que l'on nous fait est excellente , le diner y répond , et tout va le mieux du monde jusqu'au moment où la société , passant dans le jardin pour y jouir de l'effet d'un feu d'artifice , le hasard nous met à portée d'entendre , sans être vus , le dialogue suivant qui nous concernoit.

(Une dame.) Avez-vous remarqué , ma chère amie , cette dame de province et son mari ? — Oui , vraiment. — Comme cette robe à la Vierge lui alloit mal ! Quelle tournure roide ! quelle dignité provinciale ! . . . — (Un M. âgé.) De mon temps , on appeloit cela de la modestie , de la noblesse ; aujourd'hui l'on est plus difficile. . . . — (Un jeune homme.) Ne ne voulons que de l'abandon , de la souplesse. . . . Il faut convenir cependant qu'elle a une charmante figure. — (Une dame.) Dites donc fade et sans expression. — (Le M. âgé.) Je soutiens , au contraire , que sa physionomie est très-fine et très-spirituelle. — (Le jeune homme.) Et que direz-vous du cher mari qui n'est à Paris que depuis une semaine , et qui vouloit disserter avec moi sur les modes , le bon ton ? . . . — (Une dame.) Pourquoi pas ? Ce jeune homme est fort bien , il a de l'esprit. . . . — (L'autre dame.) En effet , il walse comme un ange ! . . . — (Le jeune homme.) Et qu'importe , mesdames , ne voyez-vous pas que le collet de son habit est beaucoup trop large , et les basques de deux pouces trop longues ? — (Le M. âgé.) Les basques ne me font rien ; mais je ne puis souffrir cette tête noire. — (Les deux dames et le jeune homme , en riant.) Ah ! qu'il seroit bien , poudré à blanc ! — (Le M. âgé.) Très-certainement ; au surplus , laissons-là son costume et parlons des jolis couplets qu'il a faits pour M^{me}. Dorville , et que sa femme a chantés d'une manière si piquante. . . — (Une dame.) Je n'aime point la musique d'amateurs. — (Le jeune homme.) Ni moi les vers de société. . . . — (L'autre dame.) Je pardonne une chanson , mais je ne puis souffrir un feu d'artifice que l'on attend des heures entières. . . .

Dans ce moment , les feux du Bengale nous livrent aux regards des quatre interlocuteurs. . . .

— Auxquels tu aurois pu répondre par ce vers de Regnier :

« Que je serois marri de plaire à tout le monde ! »

AL. G ***.

Un beau portrait d'Elleuiou dans le rôle de *Maison à vendre*, gravé par Audouin d'après Riesener, coûte 4 francs, rue du Mont-Blanc, n°. 16.

Une vingtaine de spectacles, une douzaine de jeux et une soixantaine de boutiques de marchands; voilà ce dont se composoit, jeudi dernier, la Fête foraine de Tivoli. On s'y est beaucoup amusé. L'assemblée étoit nombreuse et assez brillante.

O U V R A G E N O U V E A U .

Mohammed, ou la Chute d'un Empire de l'Asie, par M. Ducros de Selves; 2 vol. in-12 : prix, 4 francs; et, port franc, 5 fr. A Paris, chez Nicolas-Vaucluse et Boutonet, libraires, rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 5; Alexis Emery, libraire, rue Mazarine, n°. 30; Chabot, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 43.

M O D E S .

Les chapeaux de paille jaune commune étant à peine tolérés par la mode, et la paille d'Italie restant chère, on a recours à la paille blanche, que l'on garnit comme la paille jaune, de gaze et de fleurs. On fait quelques chapeaux de gaze; quelques autres sont écossais; et l'on porte quelques capotes vertes. La fleur dominante est le pavot; on en met six ou sept têtes sur un chapeau. Beaucoup de pélerines tiennent du collet carré, rabattu. (Voyez la gravure 1320). Les rouleaux sont encore à la mode. Quelques redingottes de percale se ferment depuis le haut jusqu'en bas avec des boutons, et se garnissent tout autour avec un bouillonné de mousseline. Ce bouillonné a, de chaque côté, une petite tête festonnée. Les souliers gris et les brodequins gris sont fort à la mode. Tous les brodequins se lacent pardevant.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1320.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.